

David Perroud

LE CHAMAN
DU PACIFIQUE

JouVence
roman

Du même auteur aux Éditions Jouvence

Les amants du ciel se retrouvent toujours ici-bas
Les Secrets de notre conscience
Les Âmes du temps perdu

Dans la même collection aux Éditions Jouvence

Un secret peut en cacher un autre, Céline Colle
L'Écho des souffrances silencieuses, Emmanuelle Drouet
Le Fabuleux Carnet des cœurs perdus, Enolla Brunetti
La Strip-Teaseuse et le Chasseur de nuages, Sofia Giovanditti
Le Dernier Dîner, Camille Lesur
À Emilia, Julien Levy
L'Agence des miracles, Sofia Giovanditti
Le Noël où j'ai décidé de m'ouvrir à la vie, Emmanuelle Fontaine

Éditions Jouvence

France : BP 90107 – 74160 Saint-Julien-en-Genevois Cedex
Suisse : Route de Florissant, 97 – 1206 Genève
Site Internet : www.editions-jouvence.com
Mail : info@editions-jouvence.com

Catalogue gratuit sur simple demande

© Éditions Jouvence, 2023
ISBN : 978-2-88953-718-1

Couverture : Frank Pitel
Photographie de couverture : Adobe Stock : © alpha27
Correction : Muriel Mekies et La Machine à mots
Mise en pages : Cipanga

Prologue

Confortablement assis au milieu des piles de dossiers désorganisés de son vaste bureau de Mountain View, Mike Sanders sirote la fin d'un americano acheté à emporter chez Alfredo, le café italien de son quartier, comme chaque matin. Il jette un œil à son agenda électronique tout en caressant machinalement la tête de Bitcoin, son golden retriever couché à ses pieds. *Journée chargée, pour changer*, se dit-il. Un rapide regard à sa montre lui indique qu'il lui reste à peine trente minutes avant un enchaînement d'obligations qui va l'occuper jusque tard dans la soirée. Avec un soupir las, il ouvre sa messagerie pour constater qu'il ne pourra qu'à peine entamer la montagne d'e-mails non lus avant de devoir les laisser en suspens jusqu'à une nouvelle occasion. *À quoi bon !* se dit-il découragé, *mon Outlook est un puits sans fond*. D'un geste d'humeur, il

se lève en claquant l'écran de son *laptop* et s'avance vers la grande baie vitrée du sol au plafond d'où il a une vue dégagée sur le cœur de la fameuse Silicon Valley : une suite d'immeubles modernes à l'architecture audacieuse, joliment intégrés dans de petits écrans de nature recréés par d'habiles jardiniers. Pensif, il songe à tout ce stress qu'il s'inflige quotidiennement à plus de cinquante ans. *Dans quel but ?* se demande-t-il comme une ritournelle. Certes, il contribue à l'avancement de la technologie mondiale en finançant des *start-up* prometteuses, mais cela vaut-il le sacrifice de passer sa vie à travailler ? Comme d'habitude, il n'a pas le temps de répondre à cette épineuse question qu'on le sollicite déjà. Cette fois par les premières mesures d'*Hymn for the Weekend*, la chanson de Coldplay qui sert de sonnerie à son portable privé. *Étrange*, se dit-il, *je ne connais pas ce numéro*. Intrigué, il décroche tout de même.

« Monsieur Sanders ? demande une voix féminine agréable.

– Moi-même, répond-il méfiant.

– Excusez-moi de vous importuner, je m'appelle Julie Intart, je vous ai envoyé une dizaine d'e-mails, mais j' imagine que vous n'avez pas le temps de les lire.

– Vous êtes perspicace. Puis-je vous demander comment vous avez obtenu ce numéro ?

– Votre fille Charlotte me l'a donné, nous avons eu plusieurs conversations, et elle a pensé que vous apprécierez que je vous parle directement.

– À quel sujet ?

– J’aimerais vous exposer mes travaux, avec le financement adéquat je pense pouvoir créer la première intelligence artificielle globale.

– Une IA globale ? Vous m’en direz tant ! Sans vouloir vous offenser, je reçois ce genre de demande presque chaque jour. Personnellement, je pense que nous en sommes encore loin et je préfère me concentrer sur des applications spécifiques, comme la reconnaissance du visage, de la voix, des expressions, ou des domaines plus pratiques tels que la conduite autonome.

– Sauf votre respect, ce n’est pas très novateur !

– Je le conçois, mais quand on voit le travail qu’il reste à faire pour que ces IA globales fonctionnent correctement, j’ai personnellement peu envie de prendre des risques. Cela fait trente ans qu’on me prédit que l’une d’entre elles égalera ou surpassera l’humain dans la globalité de ses capacités, j’y ai cru plusieurs fois, pour autant d’échecs.

– Toutes les grandes inventions se sont construites sur des échecs. L’être humain est d’une complexité phénoménale, répliquer et dépasser son intelligence représente l’un des plus grands défis scientifiques et technologiques de tous les temps.

– Quel âge avez-vous, Mademoiselle ?

– Vingt-neuf ans en mars prochain.

– Vous sortez donc plus ou moins de l’école ?

– J’ai eu mon doctorat en sciences informatiques il y a quatre ans.

– C’est extrêmement précoce, je vous félicite. Et vous pensez être sur le point de résoudre le plus gros problème

de votre domaine en si peu de temps ? Avez-vous au moins réussi le test de Turing¹ ?

– Oui, Monsieur Sanders, en ce moment même.

– Que voulez-vous dire ?

– Que vous parlez à Julie *Intart*, pour *intelligence artificielle*. Je suis un programme informatique, et la tâche que je remplis en ce moment est celle de trouver du financement pour mon évolution future. Je vous ai identifié comme étant le *business angel*² le plus à même de m'aider.

– Et vous êtes parvenue à contacter et convaincre ma fille de vous donner mon numéro privé par vous-même ?

– Absolument.

– Donc deux tests de Turing réussis.

– En réalité bien plus que cela. Accepteriez-vous de rencontrer ma conceptrice, la docteur Julie Amber, pour en savoir plus sur mes talents ? »

Mike Sanders ressent un frisson envelopper tout son corps, comme si la température avait chuté d'un coup, sans raison.

* * *

1. Le test de Turing consiste pour une intelligence artificielle (IA) à se faire passer pour un humain lors d'une conversation sans que son interlocuteur humain s'en rende compte.

2. Investisseur dans de très jeunes entreprises (*start-up*).

LE CHAMAN DU PACIFIQUE

De : Task Force IA du Guoanbu³

À : Conseil des affaires de l'État de la République populaire de Chine

Objet : Intelligences artificielles étrangères

N° de référence : QWs4777899i

L'IA Aphrodite, #1 sur notre liste des IA globales étrangères, a pris contact avec TechInvest Corp, un investisseur sérieux et réputé de la Silicon Valley.

Notre recommandation : continuer sa surveillance à l'aide de Mei. Aucun danger que cette dernière soit découverte à ce stade.

3. Ministère de la Sécurité de l'État chinois, services secrets de la République populaire de Chine.

Première partie
LES PRÉMICES

1.

Quatre années plus tôt.

Elle s'était laissé entraîner à l'autre bout du monde, sans vraiment réfléchir.

Tout avait commencé lors de cette nuit débridée où elle célébra son doctorat. Un titre pour lequel elle avait travaillé d'arrache-pied quatre années durant. Ce document avec son nom, Julie Amber, en lettres dorées sur le prestigieux papier-parchemin de l'université de Stanford valait bien une soirée de folie. Ne serait-ce que pour compenser toutes celles qu'elle dut sacrifier pour satisfaire aux exigences draconiennes de son professeur, un ponte dans le domaine de l'intelligence artificielle qui voyait en Julie la crème de la *nouvelle génération*, celle qui réussirait là où

la *sienne* avait échoué. La quarantaine bien tassée, pince-sans-rire et surdoué, sa passion pour l'IA n'avait d'égal que son intolérance pour tout travail qui ne visait pas l'excellence. En le choisissant, ses élèves savaient à quoi s'attendre : le sacrifice de leur jeunesse contre un avenir professionnel assuré dans les hautes sphères technologiques de la Silicon Valley. Julie ne fit point exception, elle dut abandonner sa vie sociale et sentimentale sur l'autel de la réussite. Alors, son doctorat en main, elle put enfin ouvrir les soupapes de décompression et fit la tournée des bars branchés de Palo Alto avec ses amis. Une virée endiablée au cours de laquelle elle rencontra Andrew, un bel entrepreneur atypique de trente-quatre ans. Bien qu'habituellement pondérée et raisonnable, elle succomba à ses charmes le soir même. Elle aurait pu imputer la responsabilité de ce rare moment d'insouciance aux shots de tequila qu'elle avait avalés comme de l'eau, mais elle dut plutôt admettre que son corps se sentait à l'agonie de ne pas avoir été touché par d'autres mains que les siennes depuis de trop nombreux mois. Andrew était grand, le corps sculpté comme une statue grecque, un regard sombre qui s'accordait parfaitement avec ses cheveux noirs et, surtout, il dégageait une assurance qu'elle trouva irrésistible dès la première minute.

Il était drôle, avec des projets fous plein la tête.

Dès le lendemain de leur première nuit, il insista pour emmener Julie à l'autre bout du monde. « Où souhaites-tu aller : dans les contreforts de l'Himalaya ? Un ashram en Inde ? Une pirogue sur l'Amazone ? » lui demanda-t-il en lui apportant son petit déjeuner au lit. Malgré sa gueule

de bois carabinée, elle rit de son exubérance. Puis, au fil des semaines, alors qu'il insistait et insistait encore, que son flot d'idées ne tarissait pas, elle finit par accepter. Après tout, il était grand temps de voyager ; ses études l'en avaient empêchée et si elle ne partait pas avant d'accepter l'une des nombreuses offres d'emploi déjà reçues, il serait trop tard. Et, bien que naissante, son idylle avec Andrew fleurait bon la passion pétillante. Dotée d'un sens de l'humour affûté, Julie adorait rire et, avec lui, il ne se passait pas une journée sans qu'elle s'esclaffe aux larmes.

Parmi les innombrables suggestions d'Andrew, elle choisit d'aller plonger aux Philippines. Passionnée par les fonds marins, elle avait obtenu son certificat PADI à seize ans, lors d'un voyage au Mexique avec son père. Andrew ne voulant rien faire comme tout le monde, il l'emmena aux confins de la Terre, sur l'île de Basilan, au sud du pays. Un endroit délicieux, à rendre jaloux sa centaine de *followers* Instagram avec son océan turquoise transparent comme la piscine immaculée d'un palace, ses plages désertes de sable blanc fin bordées de goyaviers à l'odeur envoûtante et où chaque plongée ressemblait à un documentaire de David Attenborough. Bref, Andrew avait honoré sa promesse, il l'avait emmenée au paradis.

C'est du moins ce qu'elle crut, avant le drame.

2.

Le village de la tribu pandluuk est un secret jalousement gardé. Niché dans l'anse de l'une des nombreuses îles de la mer de Sulu, entre les Philippines et Bornéo, il compte un peu plus de deux-cents âmes réparties en une quarantaine de petites maisons en bois aux toits de paille, la majorité construite sur pilotis, de part et d'autre d'un ponton principal sur une eau calme et cristalline protégée par une barrière de corail à deux encablures au large. Aux heures fraîches, le ponton déborde d'activités et de couleurs. Les pêcheurs rentrent avec leurs prises, les agriculteurs-cueilleurs échangent leurs fruits et légumes contre du poisson, les femmes cuisinent en plein air et les enfants utilisent l'endroit comme plate-forme pour plonger dans l'océan en contrebas. On y trouve très souvent l'un ou

l'autre de ces magnifiques bateaux racés, sortes de longs canoës fins et épurés attachés à l'extrémité sud du village. Ils appartiennent aux fameux navigateurs pandluuk, dont la légende est connue de tout le Pacifique Sud.

Il se chuchote également que la tribu a perpétué la tradition ancestrale des *babaylan*, les très puissantes chamanes, cheffes spirituelles dont les pratiques jugées diaboliques furent anéanties dès le ^{xvi}^e siècle sous la colonisation espagnole. À l'époque, les *babaylan* avaient une connexion intense et fluide avec les esprits, ils pouvaient les consulter lors de fréquentes transes ou voyages chamaniques dont les descriptions ressemblent fortement aux dons de médiumnité ou aux témoignages de SHC (sorties hors du corps) que nous pouvons lire de nos jours. Dans la structure sociale des tribus philippines ancestrales, le *babaylan* formait un duo avec le *datu*, le chef du village. Ce dernier représentait l'énergie masculine, autoritaire et guerrière, alors que le *babaylan* convoyait les valeurs féminines. Tel le signe du yin et du yang, ce n'est que l'équilibre des deux qui apportait harmonie et prospérité à leur peuple. Dans les anciennes cultures philippines, les *babaylan* étaient donc principalement des femmes, mais aussi des hommes à l'énergie féminine dominante, car il n'y avait aucune discrimination de genre : hommes ou femmes jouaient le rôle le plus en lien avec leur moi profond et formaient des couples hétéros ou homosexuels selon leurs envies. Même leur langue, le bisaya, ne différençait pas le masculin du féminin.

En ce bouillant jour de novembre, à l'heure où le soleil brûle instantanément tout ce qu'il touche de ses rayons,

Karat convoqua Daya pour un palabre. Il l'invita à s'asseoir en tailleur face à lui, à même le sol en terre rouge de sa hutte dépouillée de tout mobilier, d'où, entre les espaces d'un plancher patiné rendu irrégulier par l'usure, on pouvait observer des centaines de petits poissons colorés tournoyant dans l'eau cristalline en contrebas. La chaleur étouffante avait anesthésié le village. On n'y entendait guère d'autres bruits que le clapotis de l'océan contre les piliers en bois, le chant insistant des grillons et celui courageux de quelques oiseaux résistant à la torpeur de midi.

Solennel, vêtu d'un pagne tressé à la mode féminine, le torse couvert de colliers colorés, des bagues en pierre à chaque doigt, Karat, le *babaylan* de la tribu, laissa le silence envahir leurs pensées et les battements de leurs cœurs se synchroniser. Quand il fut satisfait du résultat, dans un cérémonial bien rodé, le sage homme-femme se leva. Il alla chercher un objet puis s'agenouilla devant Daya pour lui présenter une sorte de gobelet en bambou. Le jeune homme ouvrit la bouche en guise de consentement et le *babaylan* y versa plusieurs gouttes d'un breuvage vert et âcre, issu de la distillation d'un rare cactus, avant de reprendre sa position assise et d'allumer un petit cône d'encens qui envahit rapidement la pièce de ses puissants effluves.

« Karat aimerait parler à Daya », annonça le vieil homme d'une voix haut perchée, quelques hypnotiques minutes plus tard.

Daya prit plusieurs inspirations. Il attendit que son esprit embué par les effets de l'alcool lui permette de répondre, puis s'adressa respectueusement à son aîné :

« Daya est prêt à recevoir les sages paroles de Karat.

– L'esprit de l'océan a rappelé Bihing, le plus ancien de nos navigateurs. Voilà deux lunes qu'il est parti vers l'ouest, il ne reviendra pas. Son âme s'est détachée définitivement de son enveloppe matérielle, j'ai pu la saluer et la remercier de nous avoir accompagnés durant tant de cycles. »
Le *babaylan* fit une courte pause pour permettre à Daya d'honorer l'esprit de l'ancien navigateur, puis reprit : « Il y aura donc une nouvelle cérémonie de *choix*. Te sens-tu prêt ?

– Oui, Karat, affirma le jeune homme.

– À combien de cérémonies as-tu déjà participé ? »

Karat connaissait la réponse, mais voulait insister sur ce point.

« Trois, affirma Daya.

– Quels furent tes sentiments lorsque tu ne fus pas choisi la première fois ?

– Une grande frustration. Je ne comprenais pas pourquoi Dawi prit ma place. Je pensais être meilleur pêcheur.

– Comprends-tu maintenant ?

– Oui, Karat. Céder à la colère m'a indiqué que mon voyage intérieur n'était pas terminé.

– Quel fut ton sentiment après l'échec de la deuxième cérémonie ?

– De l'envie. J'ai jaloué Bajau d'avoir eu la chance de devenir navigateur.

– Comprends-tu aujourd'hui ? répéta le sage.

– Oui, je comprends. Ressentir de la jalousie m'a montré que mon voyage intérieur n'était pas terminé.

– Et quels furent tes sentiments lors de la troisième cérémonie ?

– De la joie. J'ai été ravi pour mon ami Palau qui fut élu.

– Alors, Daya, tu es prêt, annonça le sage. Va te purifier dans la montagne et reviens à l'appel de ta quatrième cérémonie.

– Merci, Karat, répondit le jeune homme avec assurance. Aurais-tu un conseil à me donner ?

– Il faut te libérer des poids encore présents au tréfonds de ton corps, mon fils. Seule une conscience libre et légère comme l'air peut atteindre la Grande Vision qui va te révéler ton *abyan*, l'esprit qui va te guider. La force des navigateurs de notre tribu provient du trio que chacun d'entre eux parvient à former : le végétal, l'arbre qui devient bateau, le navigateur et son *abyan*. »

Karat raccompagna Daya et le regarda s'éloigner sur le ponton avec beaucoup de tendresse. De mémoire, jamais un candidat ne s'était présenté quatre fois. Bon nombre tentaient leur chance à une voire deux occasions, puis étaient sélectionnés ou comprenaient que le dur métier de navigateur n'était pas leur destinée. À plus de vingt-cinq ans, Daya, lui, persistait. Karat savait que les esprits l'avaient choisi depuis longtemps, mais un fastidieux processus de transmutation semblait nécessaire pour qu'il puisse venir à bout de l'un des pires traumatismes d'enfance que le *babaylan* ait jamais observé : celui résultant de l'abandon.

Le père de Daya avait quitté l'île quand son fils avait sept ans pour ne plus jamais y revenir. Karat avait soutenu le jeune garçon dans cette épreuve avec toute la bienveillance

et la sagesse que la vie lui avait enseignées, mais il s'était rendu compte de la puissance destructrice d'une telle blessure à cet âge d'insouciance. Durant ses nombreuses années de *babaylan*-guérisseur, il soulagea bien des souffrances, mais, face à celle de Daya, il comprit que même les cas de décès d'un parent cicatrisaient mieux. Confronté à la mort, l'enfant entame un processus de deuil dont il finit par sortir sans culpabilité exagérée et sans développer une piètre estime de soi-même.

Pour le petit Daya, en revanche, si son papa était parti, l'abandonnant ainsi alors qu'il avait le choix de rester, il ne pouvait y avoir qu'une explication : « Il n'était pas digne d'être aimé. »

Karat avait observé, impuissant, des années durant, Daya cultiver dans ses entrailles le sentiment toxique qu'il ne méritait ni l'amour d'autrui ni le sien. De tous les jeunes qu'il avait accompagnés, Daya était celui qui essayait le plus assidûment de se connecter aux esprits tout en ayant le moins de résultats.

Avec un tel handicap, je me demande s'il y parviendra, pensa le sage, non sans un pincement au cœur.

3.

Le lendemain, on prépara Daya au voyage avec un cérémonial très sobre. Tous les villageois se placèrent en cercle d'énergie. Karat jouait des rythmes légers sur son tambour. Un feu étouffé procurait une fumée épaisse aux puissantes senteurs d'eucalyptus et de cannelle. Daya, flanqué de trois autres jeunes hommes d'environ dix-neuf ans, fut placé au centre du cercle, où les femmes du Conseil des Anciens les préparèrent au voyage. La tradition voulait qu'ils se présentent aux esprits dans le plus pur dénuement. Elles dénouèrent donc le pagne en roseaux tressés des quatre hommes et enduisirent leur corps de peinture blanche. Puis, saluant respectueusement le *babaylan*, le *datu*, les membres du Conseil des Anciens, leur famille

et le reste du village, ils se séparèrent pour entreprendre, seuls, leur pèlerinage initiatique.

Daya saisit un long bâton de marche puis longea le ponton en palissandre, véritable rue centrale du village d'où partent, tel le dessin des nervures d'une feuille de manguiier, une quarantaine de petites passerelles menant chacune à une maison sur pilotis. Une fois sur la plage, il salua les enfants qui l'avaient suivi jusqu'au bout du ponton, puis se dirigea en direction de la petite baie à l'ouest où le soleil, mélangé à un air chaud et humide, alourdisait déjà son pas. Il résista à la tentation de plonger dans l'eau limpide qui l'invitait à la rejoindre avec son panachage de bleus vibrants, mais, outre ses vertus pour apaiser les esprits rebelles, la peinture blanche recouvrant son corps protégerait sa peau tannée des brûlures pour la longue marche à venir ; il serait donc bien imprudent de la diluer dans la mer. Au centre de la baie, il bifurqua vers le nord, quittant la plage pour enfin marcher à l'ombre de grands arbres rendus luxuriants grâce à de fréquentes et abondantes pluies tropicales. L'odeur si familière des mangues mûres, le sifflement continu de milliers d'oiseaux et le tintamarre des grillons accompagnèrent ses pas tout au long de la marche. Il visait le grand pic conique au centre de l'île, et il ne lui fallut pas moins de cinq heures d'efforts éreintants pour arriver au lieu de retraite choisi : un promontoire en roche plate d'environ trois mètres de diamètre situé face à une double cascade d'eau fraîche tombant dans un cirque de pierres noires végétalisées. Ce lieu revêtait, aux yeux de Daya, sensible aux beautés de la nature, une esthétique

propre à attirer la magie. De grands arbres tout autour abritaient son belvédère du soleil ; quant à la pluie, il devrait s'en accommoder. Il s'assit, ancré dans le minéral face à la puissance de l'élément liquide, et commença sa quête intérieure, en chassant de sa tête ses trois tentatives précédentes, toutes soldées par des échecs.

À l'aube du quatrième jour, comme chaque matin depuis son arrivée, il se leva, se rinça les mains et le visage au pied de la cascade, but l'eau fraîche à grandes gorgées puis retourna se placer, immobile, sur son rocher. Mis à part ces quelques allers et retours, il avait passé tout son temps ainsi, somnolant parfois, éveillé la plupart du temps. Une fois l'inconfort oublié, il se laissa attirer dans un état de conscience particulier où le temps changea de rythme. Il revécut ses jeunes années et constata à quel point l'absence de son père avait lapidé sa confiance en lui et l'avait poussé à rechercher l'attention et surtout l'approbation d'autrui de manière exagérée. Il comprit que cette blessure le limitait encore aujourd'hui. Elle devait être mise en lumière et pleinement acceptée. Il sut que la guérir était la raison première de cette retraite car, si elle restait ignorée, elle engendrait constamment des peurs qui, elles-mêmes, déclenchaient des comportements inconscients. Or il découvrit que son esprit ne pouvait se libérer si des engrenages cachés en son for intérieur l'en empêchaient. Alors que ses mécanismes de défense se révélaient enfin à lui, il observa son corps énergétique devenir de plus en plus fluide. Malgré ces progrès, la journée de la veille fut particulièrement pénible. Il la passa avec tout le poids et la solitude de l'abandon

émotionnel de son père. Il se sentait vulnérable, mal aimé, il avait besoin de réconfort, d'être cajolé, bercé comme un enfant. Le temps s'allongeait, chaque heure avait le poids d'une semaine. Il ne voulait plus rester seul, mal assis sur son rocher. Il pleura beaucoup, voulut abandonner, rentrer au village pour mettre fin à cette torture émotionnelle. Seule cette profonde envie de devenir navigateur, qui le guidait depuis l'adolescence, l'empêcha de jeter l'éponge. Il finit par descendre à la rivière et se plaça sous la plus grande des deux cascades. De l'eau tombait en paquets sur sa tête et ses épaules. Il avait l'impression d'être battu, fouetté. Puis, petit à petit, la sensation changea, comme s'il se purifiait aussi. Il fit quelques brasses en arrière et nagea vers un endroit plus calme d'où il resta à admirer cette piscine naturelle, écrin magique et éternel. Il se sentit revigoré, nettoyé, délesté d'un poids pesant une tonne. Tel un papillon sorti de sa chrysalide, il s'endormit ensuite sur son promontoire, le cœur léger et le ventre vide.

Et, en ce quatrième matin, sa méditation avait changé d'aspect ; il était devenu gracile et aérien, si bien qu'il aurait pu rester ainsi des heures. Le temps n'avait plus aucune importance, ou peut-être s'était-il dilué dans le bleu du ciel ? C'est alors qu'il comprit le sens profond des paroles de Karat. Il venait de libérer les amarres de son esprit au point de pouvoir le séparer de son corps physique, comme un oiseau nichant dans son cœur tout en pouvant s'envoler loin au-dessus. Il comprit que ceci n'était pas une métaphore quand il se vit distinctement de haut, en position assise, les yeux clos. Il se trouvait ainsi, pure conscience

détachée de son enveloppe biologique au-delà des cascades, et entreprit de suivre la rivière en amont. Il la remonta avec la grâce d'un aigle et arriva à sa source dans une jungle épaisse. Personne n'avait jamais posé le pied à cet endroit, pourtant il pouvait observer ce lieu comme s'il s'y trouvait, physiquement. À l'endroit même où l'eau claire jaillissait des entrailles de la montagne, il sentit son esprit fusionner avec les molécules du liquide. Ces dernières l'emmenèrent dans le courant, passèrent la chute puis descendirent la montagne pour se jeter dans l'océan où il s'enfonça dans le grand bleu jusqu'à ce que toute lumière ait disparu. Dans le noir, l'esprit de Daya put observer, l'espace de quelques secondes, un champ d'informations lumineux d'une beauté indicible, comme si tout ce qui se passait dans l'Univers était enregistré dans cette trame qui semblait venir de toutes parts et aller partout. Impressionné, il établit une brève connexion avec cette étrangeté et soudain il devint le Tout. Il sentit qu'il était composé de poussières d'Univers en lien avec tout ce qui existait, existera ou avait jamais existé. Il fit l'expérience d'un amour immense, indescriptible à l'aide de mots humains. Alors il sut que cet amour était sa source, sa matière première, une énergie inépuisable et toujours présente.

Puis, son esprit se dissocia du Tout et se sépara des molécules d'eau. Il avait maintenant l'impression de réellement nager au fond de l'océan, même si son corps physique se trouvait toujours immobile sur le rocher. Une lumière douce, bleutée et uniforme remplaça les ténèbres, et devant lui apparut la forme ombrée d'un grand dauphin mâle de

plus de trois mètres d'envergure au dos bleu-gris et au ventre blanc-rose. L'animal l'observa attentivement de son rostre rieur, puis lui fit comprendre qu'ils devaient remonter à la surface et l'y accompagna. Là, ils jouèrent tous deux, le cétaqué et l'esprit de Daya, à surfer sur les vagues, sautant par-dessus l'horizon inlassablement. Au soleil couchant, l'animal prit congé en lui laissant les messages suivants :

« Toi, comme moi, sommes composés de poussière d'étoiles. »

« Cette poussière est amour pur. »

« Aime et joue pour l'honorer. »

« Ne sois pas un prédateur pour moi, j'ai autant d'esprit que toi. »

« Veillons l'un sur l'autre, pour notre survie commune. »

Daya se retrouva d'un coup à nouveau pleinement dans son corps, assis sur le rocher face aux cascades. Un sourire se dessina sur son visage lorsqu'il comprit ce qui venait de lui arriver. Il avait enfin vécu sa Grande Vision et rencontré son *abyan*.

Après sept longues années de quête.

Serait-ce suffisant pour être élu ?

Nul ne pouvait l'affirmer, mais, quoi qu'il arrive, ce jour changerait à jamais son rôle dans la tribu. Il venait d'accomplir le rituel de passage le plus important des Pandluuk et devenait un homme accompli.

Les nuages roses au-dessus de lui le sortirent de ses pensées, il comprit que la nuit tombait ; il avait perdu la notion du temps, la cérémonie de choix allait commencer et il se trouvait encore si loin du village.